

La leçon de Bruxelles

(Comme nous n'avons pas de lieu)

Olivier Marboeuf

Afin d'introduire cette « leçon de Bruxelles », j'aimerais présenter tout d'abord le texte d'une lecture que j'ai donnée sur zoom le 21 novembre 2020 dans le cadre d'*OPEN SCHOOL - Intersections of Care*. Développé par Loraine Furter et Florence Cheval, cette *open school* est l'un des volets de *Risquons-Tout*, série de temps forts présentés du 12 septembre 2020 au 28 Mars 2021 au Wiels, centre d'art contemporain à Bruxelles, Belgique. *Risquons-Tout* comporte également une exposition, des performances et se propose de composer « un programme ambitieux qui explore le potentiel de la transgression, du risque et de l'imprévisible. »

Après diverses aventures et conversations entre les participant·es à propos du lieu où devait se tenir le chapitre dédié aux pratiques décoloniales de l'*open school* - ainsi qu'à ses conditions d'accès - la crise sanitaire a tranché la controverse pour un temps en obligeant la communauté des intervenant·es à s'installer dans l'espace distant d'une session zoom. Cela n'a pas pour autant résolu les questions soulevées au fil de la mise en œuvre de cet événement.

Je tente ici d'en offrir une forme de poursuite en partageant le texte de mon intervention – que vous pourrez retrouver parmi d'autres en formant vidéo et en anglais sur le site internet du Wiels. J'ajoute une postface qui permet à la fois de redéfinir un lieu d'énonciation et de développer les enjeux et les perspectives futures d'une prise de parole inconfortable à plusieurs titres.

21 novembre 2020 :

La première chose que j'aimerais dire pour introduire mon intervention dans l'espace conçu par Loraine Furter et Florence Cheval est qu'il a commencé avec un problème. Un problème très simple que tout le monde peut comprendre. Ce problème est que nous étions invités au Wiels, une grande institution artistique belge, à Bruxelles, pour parler de tout un ensemble de choses rassemblées sous le titre « Intersection of Care ». Et ces choses concernaient des pratiques féministes de soin, des gestes décoloniaux, des voix minoritaires, des questions d'émancipation, etc. Toutes ces choses qui ont été inventées en marge du type d'institution qu'est le Wiels, lentement, avec beaucoup de fragilité. Et tout ce qui a pu être dit alors, l'a été parce que nous pouvions parler sans que notre parole soit à la fois exposée - qu'elle devienne un risque – et exploitée – quelle devienne un capital pour d'autres que pour

nous-mêmes et ceux et celles avec lesquelles nous avons décidé de fabriquer ces petites choses pour des usages précis et situés. Pour un Nous qui était quelque part précisément et pas partout, qui était dans certains corps et certaines vies, dans un lieu où Nous pourrions reprendre notre souffle en amont de toute forme d'alliance, un espace de préparation, un site pour répéter les futurs communs.

Et donc ici dès le départ il y a un problème, je dirais, écologique d'une part et ensuite un problème pratique et même peut-être stratégique, un problème de perspective et d'agenda. En résumé un problème de scène.

Pour ce qui est de l'écologie, je dirais que pour ma part, je n'ai jamais pensé que nous devions nettoyer certains espaces toxiques pour les rendre plus aimables et vivables. Car la toxicité qu'ils transportent n'est pas superficielle, elle en est pour ainsi dire la matière première. Ce n'est donc pas un problème de surface qui demanderait des femmes de ménage ou même des managements bienveillants. Ce problème toxique est dans les corps des acteurs de l'art et les os des infrastructures de certains lieux, dans leur imaginaire et dans leur matière comme une statue de Léopold II à Bruxelles est faite d'une certaine matière qui a une histoire précise et il nous faut donc la faire fondre pour revenir à la potentialité de cette matière, pour engager un autre futur possible¹. La transformation des lieux d'art n'est donc pas une mince affaire mais bien un long et profond processus qui doit de plus se passer ici en Europe dans la lente glissade de nos sociétés vers le fascisme. Donc la question écologique est celle-ci : que faire dans des espaces dont on ne maîtrise en rien le métabolisme ? A mon avis, pas grand chose. Parce que pour parler du geste qui m'intéresse, le geste décolonial, il n'a du potentiel et de la force que si l'on maîtrise justement les conditions, la chimie du lieu et ses mutations potentielles.

Il y a ensuite une question pratique très simple : où investir notre énergie ? Si l'on part du principe que nous sommes faibles, limité-es et minoritaires, la question de savoir à quoi va servir le peu que nous avons est d'importance. Pour moi, dès lors qu'on est parvenu à se défaire de tout désir pour des lieux et des mondes toxiques, où on est parvenu à réorienter notre désir vers d'autres lieux et on a cessé – et là je parle des personnes minoritaires – de vouloir être le papier peint de la diversité pour ces lieux – il est clair que notre énergie doit être investie dans le fait de construire d'autres formes de lieux dont nous maîtrisons collectivement les conditions. Et qui sont des lieux non-héroïques, qui ont des durées de vie et des modes d'existence variées, qui sont fragiles et qui apparaissent sans cesse, des lieux en-dessous de la surface du

¹ C'est ainsi que l'artiste Laura Nsengiyumva a fait fondre une réplique de la statue de Léopold II lors de son happening 'PeoPL' in 2018 à Bruxelles.

visible qui est aussi celle de l'extraction de la valeur. Des lieux où personne n'extrait uniquement pour soi, des lieux qui ne sont organisés autour d'aucun « Corps de référence ». Des lieux sans roi, sans reine, quand bien même elles seraient noires.

Aussi, je dirais que la proposition de ce projet nous force à penser en terme de scène de représentation. Car avec ce que je viens de souligner, on comprendra que dans une perspective minoritaire l'émancipation n'est plus une question de représentation – qui parle ? – mais aussi et surtout une question de scène de représentation – où l'on parle et au bénéfice de qui on parle. Et j'aimerais dire aussi : vers quoi on parle? Poser la question en ces termes c'est aller au devant de l'absorption bienveillante des savoirs minoritaires au profit du capitalisme cognitif. Nous avons appris combien l'art contemporain était mû par la seule dynamique de l'absorption de tout ce qui tentait de lui échapper comme si toute relation qui poserait une limite à ce champs serait inacceptable, inaudible et non-négociable. Il me semble qu'il est temps de réorienter nos désirs vers d'autres sociabilités, d'autres expériences, d'autres manières d'être ensemble que celles qui font, consciemment ou pas, de nos vies les nouveaux fétiches dans les vitrines de l'art. Et pour ce qui est du monde de l'art qu'il accepte simplement son « en-dehors », ce qui n'est pas lui et se désintéresse de lui parfois, sereinement, sans animosité, qui pose des conditions à la relation, qui met son désir dans d'autres choses, qui ne voit pas dans l'art une solution à tout et qui voit même dans le désir de l'art d'être tout et solution à tout, un problème. Et cela ne nous empêchera pas de dessiner, d'écrire et de dire des histoires et des poèmes, de faire des films, d'inventer des performances, mais en pensant à d'autres formes de vie et d'autres économies relationnelles que celles de la figure du héros et du sauveur blanc. Cela demande d'aller aux racines des économies de nos vies et d'y consacrer du temps sans se laisser distraire par ce qui se passe à la surface du corps impérial où il semble qu'est venu le temps d'une douce fièvre décoloniale. Nous n'avons pas de temps pour cela, nous n'avons pas de mains fraîches pour cela.

En premier lieu, il faut apprendre à nous protéger, apprendre à refuser, apprendre à vivre dans d'autres conditions. Négocier notre présence, construire dans les interstices, dans ce qui nous est laissé pour vivre. Puisque vous allez me dire que tout ceci est une question de moyens, que si l'on vient fréquenter des lieux toxiques c'est parce que c'est là que se concentrent les moyens, tous les moyens. Ce qui est vrai. En ce qui concerne les politiques publiques au moins, nous devons faire en sorte que cela ne soit plus le cas et comme il faut fondre les statues de Léopold II pour récupérer des métaux extraits au Congo afin de construire quelque chose d'autre qui fassent sens pour les Congolais et qui fassent lien entre les Congolais, les descendants de

Congolais, la diaspora congolaise et tous les autres, il nous faut travailler à la décomposition fertile des institutions de l'art pour faire pousser tout un nouveau monde de petits lieux habitables à d'autres échelles. Il ne nous suffira plus de nous extasier devant les formidables histoires des champignons de la fin du monde dans des séminaires, des livres et des expositions. Il va nous falloir nous mettre au travail avec la matière des mondes dans lesquels nous vivons, dans les espaces où quelque chose peut encore pousser. Puisqu'il n'y a pas d'autre monde que ce monde est déjà largement abîmé. C'est un nouvel imaginaire dont nous avons la responsabilité et nous devons le rendre possible et désirable, nous devons le pratiquer chaque jour dans des enclaves sans propriétaire et sans dette.

Pour finir avec une question pratique, il m'a été inconfortable de parler dans le contexte de Bruxelles à la place de mes ami·es et alli·es qui vivent ici et qui ont un savoir plus situé et aiguë que le mien à propos de ce qui se trame ici. J'ai donc proposé de faire cette intervention depuis une mangrove belge à laquelle j'associe ma voix et avec laquelle je m'efforce lentement de tisser des pensées et des manières de faire dans ce contexte particulier que je ne saurais habité à leur place. J'ai proposé à ces ami·es, à ces alli·es de nous rejoindre pour partager ce débat important, pour défendre des manières sereines de résister car la résistance est un mode de savoir et l'écart est une méthode de pensée en relation. Aussi tout ce qui s'est refusé à l'évidence de ce projet a informé ce projet plus sûrement que tout autre chose. Nous devons apprendre à partager nos désaccords et nos différences, à respecter l'espace nécessaire à chacun pour respirer, car le lieu des alliances n'est pas ici et il n'est plus là-bas. Mais il viendra.

Merci.

Postface :

Notre parole est un lieu-en-devenir

Comme nous n'avons pas de lieu, il est difficile de parler. Le malaise de la parole minoritaire dans les institutions de l'art ou les lieux de savoirs universitaires est à peine avouable, à peine audible. Parfois honteux. Il est un sujet que l'on évoque à voix basse. Comment et pourquoi refuser de parler lorsqu'on y est invité avec un tel entrain ? Pourquoi ne pas saisir la chance de ces « heures noires » qui prennent la forme depuis quelques temps de multiples expositions, séminaires et célébrations - et mêmes parfois de strapontins universitaires et de nominations ? Dans un premier temps, on pourrait répondre : pourquoi pas. Afin de refermer

un débat qui n'est pas le bon. Car la question qui est la mienne ici est plutôt : que faire d'autre ? Que faire d'autre que d'exister sur une scène que l'on n'a pas choisit mais qui nous a choisit pour parler ? De même, pour arriver plus vite au cœur de notre sujet et éviter de s'épuiser en de fausses polémiques, on pourrait préciser les enjeux relationnelles vis-à-vis des institutions en soulignant que la question n'est pas de savoir ce qu'elles font – qui au demeurant répond à une logique assez cohérente au regard de leur histoire – mais plutôt ce qu'elles ne font pas ? Et ceci de deux manières différentes : à quoi ne porte-t-elle pas d'attention, de considération ? Mais aussi et peut-être surtout : qu'est-ce qui ne peut totalement s'accomplir dans leur espace ?

Ces questions permettent de lever le malentendu qui s'est installé et qui continue à entretenir la confusion entre des politiques de diversité et des pratiques décoloniales. En somme, entre représentation et scènes de représentation. Comme je vais tenter de l'exprimer ici, les pratiques décoloniales visent à la réparation, la refondation du divers. Les politiques de diversité reposent pour leur part sur la demande de voir d'autres corps au cœur de la photographie institutionnelle et médiatique d'une époque. Ce sont là des revendications connues de certaines minorités et paradoxalement pas les plus difficiles à exaucer sous certaines conditions – la plus essentielle étant d'en maîtriser le régime et le lieu d'apparition, ce qui va en conditionner le projet et la portée politique.

Si ces politiques de diversité ont leur utilité – comme surface de projection de possibles pour toute une part de la population, comme espace de reconnaissance et plus prosaïquement comme opportunités d'emplois – elles se composent à partir d'espaces à l'autonomie limitée. Et même, comme c'est le cas aujourd'hui, elles participent du consentement de scènes de représentation précaires à devenir des spectacles et à se produire sur les scènes dominantes. Ce processus centrifuge est fatal – et finalement ancien - et les politiques de diversité sont aujourd'hui synonymes d'absorption, de convergences vers les centres de toutes *les images* de vie différentes qui peuvent y être exposées et ainsi transformées en valeurs marchandes – matérielles ou symboliques. Si j'insiste ici sur le terme *images de vie* en le préférant à *forme de vies*, c'est que l'autre aspect de cette politique de la diversité est évidemment qu'elle part du principe que certains individus représentent des communautés marginalisées entières, à cause de leur couleur de peau, de leur sexualité, de leurs habitus, de leur nationalité, etc. Cette hypothèse, cette ignorance stratégique même, passe sous silence les différences d'itinéraire, de géographie, de classe et donc de privilège qui sont actives au sein mêmes des dites minorités. C'est-à-dire l'ensemble des processus de filtrage² à l'œuvre pour qu'un corps parvienne à se

² Voir à ce propos : Being-in-the-Room Privilege: Elite Capture and Epistemic Deference, Olúfemi O. Táíwò, in *The Philosopher*, vol. 108, no. 4 ("What is We?") (<https://www.thephilosopher1923.org/essay-taiwo>)

présenter sur cette scène afin de performer ce que certain·es appelleront alors une identité *différente*, mais dont la dite différence est suffisamment maîtrisée pour contribuer à un renforcement paradoxale de la scène dominante. On demande à ces personnes *différentes* qu'elles soient des miroirs empathiques plutôt que des *visages sales*³. S'il est donc attendu un quelconque effet en terme de justice sociale et de soin pour ce qui n'est pas soi, pour ceux et celles qui vivent des vies sous la menace, des vies hors du vivant, alors l'approche par les politiques de diversité présente de sérieuses limites.

C'est donc à la fois à cette dynamique centrifuge et à cette stratégie de représentation que s'opposait ma première prise de parole *depuis zoom vers Bruxelles*. Cette interpellation lancée au Wiels – et qui ne concerne évidemment pas que cette honorable maison dont la programmation est d'ailleurs de qualité – était une manière de demander à ce que de l'attention soit portée depuis l'institution à ce qu'elle n'est pas et ne peut être. L'attention pour ce qui n'est pas soi et ne peut le devenir, à ce qui en somme ne vient pas vers soi, est l'essence même de ce que j'appellerais une politique du divers. Alors que des centres d'art, des musées, des films, des cursus universitaires thématisent bruyamment les questions écologiques et le plantationnocène, il s'agirait ici de comprendre ce que le régime capitalisme de la plantation fait à ce qui n'est pas lui, ce qu'il ne pense pas comme étant lui : la *Nature*, *l'environnement*, les mondes non-humains pourtant peuplé de multiples existences – donc certaines humaines – qui vont être détruites par sa manière d'habiter le monde en intoxiquant, en disqualifiant. La plantation déclare le lieu habitable en même temps que la négation de ce qui l'entoure, le sauvage, devenu synonyme d'inhabitable, d'illisible, d'inaudible, l'inarticulé. Aussi, dans le cas qui nous intéresse, la précarisation voire la disparition des lieux de vie, de création et de rencontres qui proposaient des formes fragiles d'autonomie pour la parole minoritaire – on pense au Space à Bruxelles, à la Colonie et à Khiasma en région parisienne, parmi tant d'autres – se déroulent dans la même séquence que l'émergence du spectacle minoritaire dans grandes institutions. Le divers se dépeuple alors que les spectacles de la diversité deviennent la règle. C'est ici un point important. Comment repeupler le divers des champs de l'art, de la culture et des savoirs à l'heure néolibérale ? C'est une question centrale des politiques du divers dont j'aimerais esquisser ici quelques contours.

Ce qui est important, ce n'est pas seulement de porter de l'attention à une épistémologie du point de vue, mais aussi et surtout de contribuer à la formation d'espaces où certaines formes de vie, de dire, peuvent trouver les ressources pour produire des effets sensibles sur leurs conditions d'existence. C'est

³ Je développe cette idée de « visages sales » dans le texte *Dirty faces* à paraître en 2021 au sein de l'ouvrage collectif *The Art and Solidarity Reader* (Ed. Valiz, Pays-bas) afin d'essayer d'imaginer des conditions de solidarité internationales qui ne reposent pas sur un principe de ressemblance, de reconnaissance et d'empathie.

pourquoi mon interpellation n'a pas non plus pour objectif de changer les musées – et de participer au débat sans fin sur leur potentielle « décolonisation »- mais de repeupler leur entour et d'inciter ceux et celles qui en ont le désir à se déplacer et à inventer des lieux où les alliances se composent selon d'autres motifs. L'un des aspects essentiels de la dynamique qui me préoccupe ici, pour revenir à un vocabulaire écologique, est donc d'imaginer la circulation de savoirs du vivant au vivant, de savoirs situés dans des expériences de vie vers des espaces qui permettent à ces vies de devenir plus vivables. Cela concerne donc les possibilités du soin, du commun, de la composition collective de stratégies de justice sociale et de toutes les formes qui contribuent à renforcer les pouvoirs d'agir autrement. Si on ne saurait présumer de la nature de ces lieux-en-devenir, on peut au moins indiquer qu'un déplacement est nécessaire depuis des situations de confort, aux risques limités, depuis des scènes où les savoirs minoritaires sont accumulés dans des perspectives propriétaires et ne reviennent pas de ce fait vers un vivant commun, comme on aimerait nous le faire croire.

Aussi, pour finir, je voudrais revenir sur la question de la prise de parole, puisque prendre la parole dans un contexte particulier pose toujours des questions. Ici le dispositif du zoom permettait à l'origine de parler en relation, mais à distance. C'est-à-dire que cette situation offrait un premier écart précaire que je m'emploie avec ce texte à continuer de travailler. Travailler un écart est une pratique active de la relation. Cela signifie qu'on investit son énergie et son imagination dans un interstice qui produit certaines conditions. Quand plus tôt, je signalais que je ne souhaitais pas investir de mon temps dans la décolonisation des musées, cela ne signifiait pas que je n'avais pas le souhait que les institutions de l'art ne changent – comme beaucoup d'autres. Il s'agissait plutôt de signaler un terrain d'action et d'énonciation. A partir d'où on veut-on faire changer les choses ? Et pour moi, cela ne peut être uniquement depuis l'intérieur des institutions car elles me semblent être des terrains d'action limités où les idées sont trop systématiquement mises au service de stratégies habiles de reconfiguration – de surface - et de continuités des privilèges. Quand bien même elles offrent du confort, ces institutions imposent aussi des impasses qui ne seront pour moi dépasser qu'à la condition d'un nouvel environnement global de la pensée et des formes. C'est à repeupler cet environnement, ce monde, que je souhaite consacrer mon temps, en misant sur le fait que de nouveaux rapports de force viendront nourrir l'écart en relation et ainsi les possibilités du divers.

Rennes, 19 Mars 2021

La série des « leçons » est composée de courts textes d'interventions – accompagnés parfois de quelques notes et propositions de lecture. Le principe est d'observer depuis une perspective décoloniale un événement actuel et situé. Il ne s'agit pas de donner une leçon au sens magistral du terme évidemment, mais plutôt de partager ce que nous enseigne une situation si on prend le temps de la regarder au-delà de ses apparences et des diversions que peuvent produire certains discours autorisés et emballements médiatiques. C'est donc un exercice d'attention pour ce qui est à peine audible, visible. Quand l'écran de fumée se dissipe, lentement apparaissent des motifs qui seront utiles pour établir de nouveaux espaces de paroles, de vie et d'idées, d'autres sources de connaissance, manière de sentir, de représenter et transmettre. En somme, d'autres esthétiques et chemins politiques vers des lieux habitables. Ce travail se veut aussi pratique que possible et vise à engager des actions. Parler de politique, d'actions, est aujourd'hui la garantie d'une forme de discrédit intellectuel au nom de la scientificité. Ce n'est peut-être pas le plus grave car engager des actions à dimension politique c'est prendre sa part de risque ; ce qui m'apparaît aujourd'hui comme le seul antidote, la seule issue pour échapper à l'économie néolibérale des savoirs, à l'extraction et à l'accumulation confortable de connaissances sur des vies fragiles et invivables, jusqu'à leur épuisement. C'est un geste du vivant vers un autre vivant.